

2020 - CORONAVIRUS

Ce que nous vivons depuis quelques semaines, quelques mois, est parfaitement incongru, inattendu, imprévisible, ce qu'aucun roman d'anticipation, le plus « imaginaire » qu'il soit, n'aurait pu « imaginer » : la planète entière concernée, les peuples confinés, des morts par milliers, des situations ubuesques et... un minuscule virus à l'origine de l'événement ? Non, nous rêvons. Réveillez-vous !

Et, à qui devons-nous cet épisode ? C'est « la faute à qui » finalement ? Dans l'Ancien Testament, on lit parfois que le peuple choisi, en proie à de grands malheurs, en attribue la source à Yahvé qui lui donne ainsi l'occasion de reprendre la bonne route. Nous n'en sommes plus là. Nous, chrétiens, nous croyons que Dieu veut le bonheur de l'homme. Et ceux qui ne partagent pas notre foi sont souvent si loin de Dieu qu'ils ne songent pas à le mettre en cause.

Alors qui serait responsable ? L'homme ? Victime de lui-même ? On ne peut raisonnablement le prétendre.

Donc, si on ne peut éclairer l'avant-pandémie, tournons-nous vers l'après-pandémie, étape qu'on ne cesse de scruter tellement nous l'attendons fiévreusement.

Il faut l'avouer : depuis le premier jour du confinement, nous attendons le dernier jour, et nous l'attendons d'un grand désir. Nous l'attendons pour que finisse vite ce moment insupportable et que nous puissions reprendre enfin notre vie « comme avant ». Oui, mais les jours, les semaines, les mois passent et nous sommes bien obligés de constater que nous regrettons un paradis perdu, que rien ne sera plus jamais comme avant, que nous ne sommes plus dans une parenthèse qu'on oubliera. Alors..

... Alors, seule issue de ce labyrinthe géant et infernal : faire la moisson de ce que nous apprenons de cette expérience que nous n'avons pas voulue et que nous n'aimons pas. Finalement, que pouvons-nous tirer de positif de ce temps qui semble bel et bien perdu ? Alors... nous n'aurons peut-être jamais fini d'extraire des trésors, clé de cette vie nouvelle qui nous sera donnée. Je n'en retiendrai que deux, majeurs et qui suffisent déjà à donner du sens à tout ce qui viendra.

Le premier, je l'appellerai "le prix de la vie" et, en fait, c'est un total ébranlement de notre échelle des valeurs. Finalement, et quels que soient les "passe-temps" les plus respectables de notre confinement, nous sommes bien ramenés, comme le disait Pascal, à constater que tout est "divertissement" face à l'essentiel qu'est la vie. La peur qui habite nombre de nos contemporains, c'est bien celle de perdre la vie. Et si les soignants sont regardés comme des héros et le sont véritablement, c'est bien parce que leur détermination et leurs forces sont au service de la vie, quel que soit le prix qu'ils risquent de le payer. Le prix ?... Justement la vie, voilà la valeur sûre qui n'a pas de prix, celle qu'on ne peut acheter même à prix d'or. Et

voilà l'argent, "mon cher argent" comme disait Harpagon, complètement dévalué, cette idole du siècle, la clé de toutes les tractations, de toutes les bassesses éventuellement, devient futilité, non-sens. Les entreprises perdent pied, la Bourse est au plus bas, l'économie s'effondre, mais qu'est cela auprès de la vie ? Nous allons peut-être retrouver le sens de la gratuité, du don, du don gratuit de la vie, même si, dans un premier temps, nous ne penserons pas à chercher qui est le donateur. Et, dans ce dérapage, toutes les valeurs seront chamboulées. Nous re-découvrirons que le bonheur, la joie, la paix, cela ne s'achète pas, mais ce sont les vraies richesses.

Nous voilà conduits tout naturellement au deuxième trésor que ce long carême que nous vivons peut nous faire découvrir qui est "le prix de l'autre". La maladie, la mort apportée par la coronavirus ne choisit pas ses victimes : riches ou pauvres, puissants ou faibles, jeunes ou vieux, aucune distinction n'intervient, aucun privilège ne prévaut, nous voilà tous, de gré ou de force, terriblement mais merveilleusement égaux. Les hiérarchies évidentes ou inavouées sont effondrées.

Et, si on peut s'émerveiller de la solidarité qui se manifeste de mille manières, c'est bien qu'un même dénominateur nous réunit. Chacun n'est qu'un humain, ni plus, ni moins. Cette vérité, si essentielle, semblait pourtant si oubliée : que ce soit entre les continents, les pays, les classes sociales, les familles, les individus, toujours ce qui importe, c'est d'être un peu plus grand, un peu plus fort qu'un autre. Imaginer que ce ravin puisse être comblé semble une folie. Il nous aura peut-être fallu ce tsunami pour redécouvrir ce qu'est la fraternité, même si, là encore, dans un premier temps, on n'aura peut-être même pas l'idée de chercher qui est le père commun à tous ces enfants.

Nous, les chrétiens dans la tourmente, ni plus, ni moins que les autres, nous pourrons peut-être redécouvrir qu'il nous faut dépoussiérer nos convictions pour reconnaître Celui qui nous dit aujourd'hui encore : "il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime". Et le dimanche de Pâques nous confirme que rien n'est perdu et que là est le secret du bonheur.

Une religieuse, vivant actuellement en région parisienne